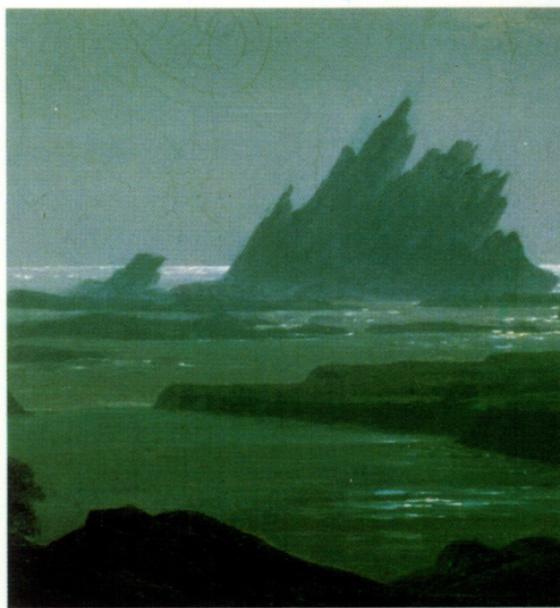


# J.-B. PONTALIS

Entre le rêve  
et la douleur



*tel* gallimard

Extrait de la publication









© *Éditions Gallimard, 1977.*

Extrait de la publication

## APRÈS-COUP

Décider de rassembler en un livre quelques-uns des textes qu'on a pu écrire au cours des années précédentes est moins contingent qu'il ne paraît. Pour chacun d'eux, il est aisé d'invoquer la pression des circonstances : un numéro de revue, un congrès, un colloque, une préface — ce qu'on appelle des travaux de commande, même si, bien entendu, celui qui passe commande et celui qui l'exécute sont au bout du compte le même.

Mais un livre, du moins pour l'auteur, c'est autre chose, surtout, paradoxalement, quand il est fait pour une large part de travaux déjà publiés. C'est laisser entendre aux autres et à soi qu'un certain parcours s'achève, c'est escompter qu'un autre parcours qu'on doit bien pressentir, sans pouvoir le tracer par avance, a des chances de s'ouvrir. Quand j'aurai remis ce manuscrit à l'éditeur, je suis sûr que je vais me mettre à ranger...

En revanche, le trajet effectué se laisse, lui, plus facilement définir. Le titre donné à ce volume l'énonce, après-coup. Entre le rêve et la douleur : c'est d'abord, tout simplement, ce qui correspond à la succession des textes, les premiers portant sur le rêve, le dernier sur la douleur. Cet ordre ne respecte pas la stricte chronologie des publications; un tel respect m'eût paru arbitraire, le temps de l'écriture, comme celui de l'analyse, n'étant pas linéaire : une spirale plutôt, mais qui irait se rapprochant de son point fixe. Obéir aux règles d'une exposition logique revenait à faire un autre livre dont je suis incapable et qui eût été à l'opposé de

ce qu'il peut y avoir dans ces pages de traces d'une activité de pensée psychanalytique, faite d'intuitions qui s'effacent et se retrouvent, de reprises et de surprises : la pensée au travail sur ce qui tout à la fois la nie et la réclame. Si plan il y a, c'est donc seulement celui qui a ma préférence et que je propose au lecteur.

Entre le rêve et la douleur, c'est aussi ce qui m'apparaît comme le champ de l'expérience analytique, dans son oscillation permanente entre ce qui peut se dire — déplacé, censuré, nié — mais se dire, ou ce qui peut se représenter — travesti, tronqué, trompeur — mais se mettre en scène, et ce qui doit se taire ou se crier pour être entendu : il y a du non-dit qui n'est pas simple gommage de ce qui se serait dit ailleurs ou autrefois. A un pôle, le rêve, prototype des formations de l'inconscient, où les vœux contradictoires de l'enfance peuvent à la fois s'accomplir et se donner à déchiffrer; le rêve : objet d'angoisse et de ravissement, de nostalgie et... d'analyse. A l'autre pôle, la douleur, qui brouille les frontières du corps et de la psyché, du conscient et de l'inconscient, du moi et de l'autre, du dehors et du dedans; la douleur : aux limites de l'analyse assurément mais au centre même, absent, de notre parole, brèche colmatée que l'épreuve du deuil et de la folie peut toujours rouvrir.

Chaque psychanalyste pourra choisir d'autres repères pour marquer cette bipolarité et en changer, avec le cours de son expérience et de sa réflexion. Mais il est rare qu'elle soit absente. Chez Freud, en tout cas, on la retrouve toujours à l'œuvre, mais chaque fois dans un contexte théorique différent. Pour n'en donner que quelques échantillons : c'est d'abord l'opposition, sans doute trop radicale mais fermement soutenue tout au long, entre les névroses actuelles qui témoignent d'un « défaut d'élaboration psychique » et les psychonévroses qui supposent l'instauration d'un espace scénique où se joue le conflit; ce sera plus tard l'opposition entre la remémoration et la compulsion de répétition et celle, qui lui est corrélative, entre une névrose de transfert, reduplication de la névrose infantile, et d'un agir où l'infantile se présente plus qu'il ne se représente; c'est

l'opposition entre la libido d'objet et la libido narcissique qui recoupe largement celle qu'impose la clinique entre une problématique œdipienne et une problématique du moi, entre la castration et la perte, le manque et le vide. Enfin l'entrelacement des pulsions de vie et des pulsions de mort vient inscrire la bipolarité dans ce qu'il y a de plus originaire.

Mais la pensée freudienne, pensée dualiste s'il en fut, pensée du conflit et du couple d'opposés, ne se laisse pas enfermer dans un « ou bien, ou bien ». Notre royaume est celui de l'entre-deux, a pu dire Freud dans le temps même où il inventait l'analyse<sup>1</sup>. Les concepts, sans quoi il n'y aurait pas la moindre prise possible, bougent dans l'œuvre parce qu'ils renvoient effectivement à une mobilité au sein de la réalité psychique. C'est notre propre difficulté à penser hors des cadres d'une logique discursive qui fige les oppositions. De même l'orientation nosographique a beau être indispensable pour dégager des structures hors d'un continuum, elle tend nécessairement à accuser les traits des tableaux cliniques; c'est ainsi qu'on parle aujourd'hui de « personnalités narcissiques » en méconnaissant qu'aucune personnalité ne saurait se constituer et se maintenir sans apports et stockages narcissiques. L'écart se creuse sans cesse entre ce que la psychanalyse découvre de notre fonctionnement, y compris celui de la pensée, perçoit de notre mode opératoire effectif, et le type de pensée que nous utilisons pour en rendre compte. Nous continuons à nous référer à des catégories mentales que notre pratique fait pourtant vaciller. Les axes de notre discours *sur* l'analyse, et même de celui qui se donne comme suscité *par* l'analyse, ne sont pas les axes de notre expérience d'analysé et d'analyste. Cette expérience est nécessairement déformée, comme celle du rêve l'est par le récit. Personne ne peut dire l'analyse en vérité, l'écrire moins encore. Il y faudrait une « réforme de l'entendement » et un bouleversement de l'écriture, là où nous n'inventons que des ruses, n'aboutissons qu'à des formations de compromis. Les écrits psychanalytiques

1. *Zwischenreich*, dans une lettre à W. Fliess du 16 avril 1896 citée par Max Schur, *La Mort dans la vie de Freud*, Gallimard, 1975.

oscillent, souvent chez le même auteur, entre le style allusif ou démonstratif, le graphe ou le poème, la parole se fait pythique ou didactique, en appelle au Maître ou au vécu, la mimésis du processus primaire alterne avec la logique de l'argument. Que d'efforts parfois, de la part du psychanalyste, pour s'assurer et convaincre le lecteur que la théorie qu'il développe n'est pas le produit d'un fantasme qui l'habite! Sans doute aimerait-il être cru sur parole tout en sachant qu'il n'est pas, plus qu'un autre, libre de sa parole.

Il n'est pas sûr qu'on puisse faire autrement et ce livre-ci n'échappe pas davantage aux disparités de style. Il comporte des pages qu'on pourra trouver trop « littéraires », d'autres trop « savantes », des chapitres où le mécanisme de la condensation est trop actif, d'autres où l'élaboration secondaire est trop prégnante. Je ne crois pas qu'on puisse se placer tout à fait à l'abri d'une telle critique mais peut-être est-elle moins fondée qu'elle ne paraît. La production écrite d'un psychanalyste se situe aussi dans l'« entre-deux » : entre ceux qui nourrissent sa pensée — d'abord ses patients — et ce qui peut émaner de son propre fonds, entre l'« association libre » — contraignante — et des structures mentales dont, bon gré mal gré, nous sommes tous les héritiers, entre la théorie et le fantasme, entre le savoir et l'ignorance.

Dans la mesure où ce livre envisage une pluralité d'espaces psychiques — du rêve et de l'illusion, du fantasme et du « soi » —, où il indique leur « entrelacs », comme eût dit Merleau-Ponty, — entre le masculin et le féminin, la mort et la vie, le transfert et le contre-transfert —, dans la mesure enfin où son interrogation sous-jacente porte sur ce qui fonde cette séparation en lieux, il s'interdit l'unité de l'espace de l'écriture. Tout au plus peut-on chercher à rendre le lecteur témoin du trajet suivi, comme le Rousseau des *Confessions* qui était, lui, un écrivain et sans doute même celui qui fonda l'écriture de soi, alors que, pour un psychanalyste, écrire n'est jamais qu'une conséquence, et même un raté, de ce qui le travaille.

31 décembre 1976

## *Entre Freud et Charcot : d'une scène à l'autre*

Il n'y a pas que les hystériques qui souffrent de réminiscences...

Un matin d'octobre 1885, Freud arrive à Paris. Il descend dans un petit hôtel, équidistant du Panthéon et de la Sorbonne. Il y vivra cinq mois. Pauvre : il n'a pour ressources que sa bourse d'études. Chaste : en dépit du cliché de l'époque qui associe Paris et aventures faciles. Solitaire : il se promène, dans une ville dont il ignore la langue parlée, dont les usages et la foule le déconcertent. Il passe parfois de longs moments, réfugié en haut des tours de Notre-Dame. Il va au théâtre (ah, la voix de Sarah Bernhardt!) avec un ami médecin russe qu'il a retrouvé par hasard. Il visite les salles d'Antiquités du Louvre (ah, les statuettes...). Il écrit de longues lettres à sa fiancée, tout à tour mélancoliques et exaltées.

Qu'est-il donc venu chercher? Du nouveau. Il veut — je le cite — « apprendre du nouveau », qu'il dit ne plus attendre de l'Université germanique. Ce médecin de vingt-neuf ans, neurologue déjà confirmé, fraîchement nommé Privat-Dozent, vient à Paris comme l'on va à un rendez-vous, pour découvrir ce qu'on ne connaît pas, mais que l'on pressent, de sa vocation.

Il sait à qui s'adresser : Charcot. Il est venu pour lui.

Quel contraste entre les deux hommes! Charcot, en 1885, est au faite de sa gloire, gloire que nous avons d'autant plus de peine à imaginer aujourd'hui qu'elle correspond à une période d'acmé du pouvoir médical. Ce pouvoir, Charcot l'incarne et l'exerce dans tous les domaines. Dans celui

du savoir : le sien est immense, précis, novateur; notons que dans la recension de ses travaux par Guillain, les recherches sur l'hystérie occupent un chapitre sur quinze<sup>1</sup>. La première chaire mondiale de Clinique des maladies nerveuses vient d'être créée pour lui. Pouvoir combiné du professeur et du mage vis-à-vis de ses élèves qu'il fascine et qui le servent avec zèle et talent dans la construction de son édifice. Pouvoir combiné du thaumaturge et du zoologiste vis-à-vis des malades de son service, j'allais dire de sa *collection*, car il classe les espèces, différencie les périodes, photographie ou grave les mouvements et les poses afin de rendre toujours plus visibles les *tableaux* cliniques, tableaux qu'il fait dériver de modèles idéaux (allant de la « grande hystérie » aux « formes frustes »). Les possibilités offertes par l'hypnose — reconstituer par suggestion telle paralysie ou telle anesthésie hystériques — renforcent ses prises sur l'étrangeté du délire, sur le démoniaque de la névrose. « Ce qu'on a fait, on peut toujours le défaire », disait-il à propos de la suggestion hypnotique : fantasma d'omnipotence qu'accréditaient ses résultats. Pouvoir enfin sur son auditoire qui vient, nombreux, varié, assister, médusé, aux performances hebdomadaires du Maître, seigneur de l'enseignement oral : les *Leçons*.

Charcot est riche — par son mariage. Il habite un hôtel — particulier celui-là, et même singulier par les prétentions de son décor —, boulevard Saint-Germain. Il donne ce qu'on appelle de brillantes réceptions. Il est le médecin consultant des grands de ce monde. Il demande des honoraires très élevés, cela se sait.

L'étonnant est que le césarisme de Charcot (le mot fut dit et la chose illustrée dans un roman, *Les Morticoles*, de Léon Daudet<sup>2</sup>), son goût de la mise en scène, son autorité magistrale et ce qu'elle entraîne de crédulité scientifique, qui suscitaient déjà des réserves dans le milieu médical, l'étonnant est que tous ces traits ne frappent pas Freud, alors même qu'ils n'échappent pas aux fervents du Maître. Freud n'en a cure. Au contraire, il souligne la modestie,

1. G. Guillain, *J.-M. Charcot (1825-1893). Sa vie, son œuvre*, Masson et Cie, 1955.

2. Léon A. Daudet, *Les Morticoles*, Paris, Charpentier, 1894.

la sincérité, le respect de l'opinion d'autrui dont ferait preuve Charcot. Des années plus tard, dans l'*Histoire du mouvement psychanalytique*, dans l'*Autobiographie*, la dette de reconnaissance demeure, inchangée. C'est le même ton que celui de la notice nécrologique de 1895.

On a dit que Freud avait idéalisé Charcot et que cette idéalisation lui avait servi à se dégager de ses premiers maîtres, Brücke et Meynert; on a suggéré qu'il avait rétrospectivement embelli son séjour à Paris pour mieux projeter dans Vienne, parfois aux dépens de la réalité des faits, le « mauvais objet ». L'ambivalence envers Charcot est en effet manifeste : Freud donnera à son fils aîné le prénom de Jean-Martin mais il traduira les *Leçons* de J. M. Charcot en y annexant, sans l'en aviser, des commentaires souvent fort critiques.

Que sa relation avec « Meister Charcot » ait été prise dans la configuration œdipienne et soit donc riche de significations conflictuelles, cela est indiscutable, et fut discrètement révélé par Freud lui-même. Je fais allusion ici à la paramnésie touchant un personnage d'un roman de Daudet (le père, cette fois, qui était un ami de Charcot), roman intitulé, comme par hasard, *Le Nabab*. Dans *L'Interprétation des rêves*, Freud commet une double erreur. Erreur sur le nom : il l'appelle M. Jocelyn au lieu de M. Joyeuse, transcription féminine en français du nom de Freud; erreur sur les rêves diurnes qu'il prête à ce personnage plutôt famélique qui, alors qu'il déambule dans la ville, s'imagine (Daudet l'appelait du beau nom de « l'Imaginaire ») sauvant la vie à quelque puissant devenant du coup son protecteur<sup>1</sup>. D'où provient donc la rêverie, se demande Freud quelque temps plus tard, qu'il a faussement attribuée à Daudet? « Elle ne pouvait être que mon produit personnel, un rêve éveillé que j'ai fait moi-même [...] à Paris alors que j'avais tant besoin d'aide et de protection avant que maître Charcot m'eût introduit dans son cercle. » Et il ajoute — le passage fut supprimé dans les dernières éditions de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* : « Ce qui me contrarie dans cette affaire, c'est qu'il n'y a guère de représentations qui me répu-

1. Cf. A. Daudet, *Le Nabab*, Paris, Charpentier, 1878.

gnent autant que la situation de protégé, que la position d'enfant préféré, favori. J'ai toujours ressenti un besoin exceptionnellement puissant d'être moi-même l'homme fort. »

Il n'y a pas non plus que chez les hystériques que se développe la disposition au transfert...

Mais mon propos n'est pas de recueillir les miettes — rêves, souvenirs, aveux — que Freud nous a livrées de lui-même. Nous n'avons le droit, me semble-t-il, de ne nous en saisir que pour repérer les étapes du processus de la découverte.

Or, chacun s'accorde pour reconnaître dans le séjour de Freud à la Salpêtrière un moment tournant. Il est facile, en effet, d'en désigner la conséquence massive : le virage de la neurologie à la psychopathologie, mais plus présomptueux d'en définir les déterminants. Je me bornerai à une indication.

La rencontre Freud-Charcot fut décisive mais (faut-il dire : mais ou parce que?) limitée dans le temps — quelques semaines — et circonscrite dans un espace étranger. Freud ne fut pas le protégé de Charcot, ni même son élève. Il l'utilisa, en spectateur attentif et réservé, pour en apprendre...

En apprendre quoi?

On est frappé, quand on lit le *Rapport scientifique* rédigé au retour de Paris, par un ton personnel tout à fait inhabituel dans ce genre d'exercices<sup>1</sup>. Cette impression se confirme avec le texte écrit à l'occasion de la mort de Charcot<sup>2</sup>. Freud lui-même semble vouloir faire entendre aux autorités et, par-delà, à nous-mêmes : il m'est arrivé là quelque chose de très important, qui change tout. C'était vraiment très bien, et pas du tout ce que vous croyez.

Bien sûr, nous devons recenser les apports théoriques immédiats : dégageant de la névrose hystérique du fourre-tout des « maladies nerveuses » ; démonstration de l'existence relativement fréquente de cas d'hystérie masculine, ce qui libère l'hystérie de l'étiologie « utérine » traditionnelle ; conception de l'hystérie traumatique ; conjonction du trauma

1. Cf. S. Freud, « Rapport sur mes études à Paris et à Berlin », 1886, S. E., vol. I, pp. 3-15.

2. Cf. S. Freud, « Charcot », S. E., vol. III, pp. 9-23.

et d'un état naturel, proche de l'état hypnoïde de Breuer, dans l'écllosion du symptôme, etc.<sup>1</sup>. Mais l'essentiel n'est pas dans l'ordre du savoir, il ne tient pas non plus dans une relation qui ne fut jamais passionnelle, sut rester de part et d'autre distante. Je dirai que l'essentiel tient en ceci : un nouvel espace s'ouvre à Freud. Mais il s'ouvre en creux, car il ne figure pas chez Charcot, qui en dessine les contours par exclusion. Or c'est précisément dans cette exclusion que réside la collusion, la connivence secrète des refoulements entre la médecine « scientifique » et la symptomatologie hystérique.

J'emploie à dessein ce terme d'espace. Il est partout présent dans le projet de Charcot et il l'est à différents niveaux.

Espace de l'hôpital, d'abord. Quand Charcot est nommé, en 1862, médecin de l'hospice de la Salpêtrière, qui renferme alors cinq mille personnes, il en parcourt avec son ami Vulpian toutes les salles, il prend des centaines d'observations et il peut écrire ces lignes étonnantes : « Les types cliniques s'offrent à l'observation, représentés par de nombreux exemplaires qui permettent de considérer l'affection d'une façon pour ainsi dire permanente car les vides qui se font avec le temps, dans telle ou telle catégorie, sont bientôt comblés<sup>2</sup>. Nous sommes, en d'autres termes, poursuit-il, en présence d'une sorte de *Musée pathologique vivant* dont les ressources sont considérables. » Espace plein, par conséquent, et quasiment inépuisable, qu'il appartient au médecin de découper. Le découpage en bâtiments au sein de ce lieu du « grand renfermement » (Michel Foucault) qu'était à l'origine la Salpêtrière, devait idéalement coïncider avec le découpage en entités soigneusement diversifiées par une inspection des signes cliniques toujours plus raffinée. La sectorisation est ici nosographique. Charcot héritera du « Quartier des épileptiques simples » où coexistent, avec les dommages que l'on devine pour la théorie et pour les malades, attaques épileptiques et crises hystériques. Voici donc Charcot enfermé avec ses hystériques. Il en connaît, il en dépiste parfois les simulations mais en méconnaît néces-

1. Cf. J. A. Miller et coll., « Some aspects of Charcot's influence on Freud », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 1969, n° 2, pp. 608-623.

2. Mots soulignés par moi.

sairement les simulacres. En effet ses malades sont soumises à l'acuité et au charme envoûtant de son regard, tant vanté, et par Freud lui-même — il était un caricaturiste remarquable et un grand amateur d'art —, mais Charcot ignore qu'il est lui aussi soumis à la mise en scène complaisante de leur désir. Et ce n'est pas rien, le désir de l'hystérique, surtout s'il est désir de rien ! Considérons la fameuse *Leçon clinique du docteur Charcot* peinte par Pierre-André Brouillet en 1887. D'un côté de la salle, les assistants (Freud n'est pas du nombre); de l'autre, entre Charcot et Babinski — qui ruinera plus tard l'édifice du Maître —, la patiente surnommée la reine des hystériques. Dans l'angle supérieur gauche du tableau, une planche représentant la « période de contorsions » (ici, l'arc de cercle) de la grande crise hystérique, période que la patiente présentée est précisément en train de « vivre », ou de figurer : parfaite circularité de la scène où tous les personnages, et jusqu'aux feux de la rampe — la lumière projetée à travers les hautes fenêtres —, sont en place. Qui ordonne, qui agence la composition ? le maître glabre ou la « reine des hystériques », défaillante et dénudée, prête à répéter la scène, à reproduire le tableau, pourvu que ces Messieurs soient là ! Si les choses allaient trop loin, il restait toujours la possibilité de recourir au « compresseur d'ovaires ». Après tout, le professeur sait reconnaître, à bas bruit, l'impuissance de son savoir : « C'est toujours, toujours, la chose génitale ». Et le compresseur, cet appareil concret de refoulement, a pour fonction de remettre *la chose* à sa place. De lui interdire, pour un temps au moins, d'errer, de se déplacer et d'exercer ses ravages.

Le primat du spatial intervient aussi — faut-il le rappeler ? — dans la méthode anatomo-clinique et dans la théorie des localisations cérébrales qui triomphent l'une et l'autre en cette seconde moitié du siècle, méthode et théorie dont Charcot fut un des maîtres dans ses travaux neurologiques et qu'il tenta tout naturellement de transposer à l'étude des névroses. Elles guident sa cartographie des zones hystérogènes, préfigurant les zones érogènes : points d'excitation du corps de l'hystérique. Il faut regarder conjointement ces planches, topique sexuelle, qu'on pourrait servir au pervers comme mode d'emploi (face ventrale, face dorsale,

c'est tout programmé!) et les admirables photographies publiées à partir de 1876 dans l'*Iconographie photographique de la Salpêtrière* : répertoire — comme on dit rôles du répertoire — des phases et attitudes de l'hystérique : plastique de l'érotisme. Quelques titres, très fin de siècle : extase, crucifiement, supplication amoureuse, appel, menace, moquerie<sup>1</sup>. Planches et photographies, une fois mises en parallèle, nous donnent les deux versants perceptibles de l'espace du corps de l'hystérique : la surface, — la peau — et le geste qui convoque l'autre dans le champ du regard.

L'espace psychique est le grand absent. Il faudra que Freud parcoure tout un chemin, avec ses obstacles, ses embûches et ses pièges, pour le constituer, cet espace, et pour le différencier. Il lui faudra reconnaître dans la conversion (métaphore spatiale) non pas, comme on l'a cru, la forme effectivement prévalente de l'hystérie mais le *modèle* de son mécanisme, qu'il y ait ou non symptômes somatiques. Cela supposait qu'une *conversion*, précisément, soit opérée dans l'approche et le traitement de l'hystérie : les ressorts n'en seront plus cherchés directement dans les lieux du corps mais dans l'agencement du fantasme avec ses lois spatio-temporelles propres, non plus dans le tableau gestuel offert et figé, mais dans les positions identificatoires variables, multiples et cachées. Enfin, Freud devra édifier parallèlement la topique de l'appareil psychique et *inventer* la situation analytique. Situation à laquelle on a pu reprocher d'être rituel obsessionnel, ou refuge phobique, mais assurément pas d'être provocation hystérisante. Entre la scène toute visuelle de la consultation de Charcot et l'Autre Scène invisible du cabinet de Freud, entre l'espace trop plein et l'espace trop vide, la rupture est consommée. Elle est irrévocable.

1. Cf. Bourneville et Régnaud, *Iconographie photographique de la Salpêtrière*, 3 vol., Paris, Delahaye, 1873 à 1880.



## Entre le rêve-objet et le texte-rêve

### I. LA PÉNÉTRATION DU RÊVE

« Médicastres infâmes, me disais-je, vous écrasez en moi l'homme que je désaltère ».

Henri Michaux,  
*Entre centre et absence.*

...un rêve étrange et pénétrant.

Paul Verlaine,  
*Poèmes saturniens.*

*Ils palpent son grand corps poissonneux  
qui sommeille.*

André Frénaud,  
*La Noce noire.*

*Die Traumdeutung* : le titre à soi seul lie déjà, tend à unir indissolublement le rêve et l'interprétation. Freud, même s'il la renouvelle totalement, se situe dans la tradition des diverses mantiques, populaires ou sacrées, voue le rêve au *sens*, et, dans une certaine mesure, néglige le rêve en tant qu'*expérience*<sup>1</sup> : expérience subjective du rêveur rêvant, expérience intersubjective dans la cure, où le rêve est apporté à l'analyste, à la fois offert et gardé, disant et taisant. Peut-être, avec Freud, quand le rêve émigre comme définitivement dans l'interprétation, et de la *mise en images* se trouve converti dans une *mise en mots*, quelque chose se perd-il : toute

1. *L'Expérience du rêve* : titre d'un livre écrit — on ne s'en étonnera pas, mais on pourra le regretter — par un analysé, non par un analyste.

conquête se paie par un exil, et la possession par une perte.

Mon intention n'est pas de me placer dans un temps antérieur à la *Traumdeutung* mais de ressaisir ce que la méthode freudienne a dû nécessairement tenir à l'écart pour exercer sa pleine efficacité; je souhaiterais comprendre ce qui m'apparaît au départ comme une opposition entre le sens et l'expérience en me situant dans l'analyse pour y trouver mes repères. Je me sens autorisé dans une telle démarche par un certain nombre de travaux post-freudiens et par la rencontre pratique d'une certaine réticence, de mon côté, à déchiffrer le contenu d'un rêve si je n'ai pas perçu ce qu'il représentait comme expérience, ou comme refus d'expérience. Tant qu'on n'a pas apprécié la *fonction* que remplit le rêve dans le processus de la cure, tant que le *lieu* qu'il occupe dans la topique subjective reste indéterminé, toute interprétation du *message* du rêve est au mieux sans effet, au pire entretient une connivence sans fin sur un *objet* spécifique, objet d'un investissement libidinal non éclairci entre l'analyste et son patient : ce n'est plus une parole qui circule, c'est une monnaie.

Des circonstances sont à l'origine de ce propos. Un colloque entre analystes s'est tenu récemment, qui prit pour intitulé : *Le Rêve dans la cure*. Il faisait délibérément écho à un autre colloque, antérieur de près de quinze ans, qui s'intitulait, lui, de façon plus savante : *L'Utilisation du matériel onirique en thérapeutique psychanalytique chez l'adulte*<sup>1</sup>. Ce glissement de titre, plus ou moins concerté, n'était pas destiné à éviter la répétition. En présupposant une équivalence entre « rêve » et « matériel onirique » et, qui plus est, en centrant le débat sur son « utilisation », ne risquait-on pas d'orienter d'emblée toute la discussion sur les différences techniques de traitement de ce matériel? On enfermaient les divergences individuelles prévisibles dans les limites d'un spectre que les participants du colloque avaient d'ailleurs remarquablement

1. Le premier en date de ces colloques fut organisé par la *Société psychanalytique de Paris* en 1958. Les actes en furent publiés dans la *Revue française de psychanalyse* (1959, n° 1). Le second se tint en 1971, sur l'initiative conjointe de l'*Association psychanalytique de France* et de la *Société psychanalytique de Paris*.



# J.-B. PONTALIS

## Entre le rêve et la douleur

Ce livre explore les principales modalités de ce que Freud, dans une de ses toutes premières définitions de la psychanalyse, a appelé le « royaume intermédiaire ». Autant de variantes de l'entre-deux : entre le masculin et le féminin, entre le savoir et le fantasme, entre l'enfant et l'adulte, entre le mort et le vif, entre le hors de soi et la présence à soi. La vie psychique est ici décrite comme oscillant entre deux pôles : l'expérience du rêve, cet événement de la nuit d'où peut naître la parole, et la connaissance de sa douleur qui fait silence ou cri.

Quinze études où s'écrit le trajet d'une pensée qui se tient moins dans l'abri d'une théorie constituée qu'aux confins de l'analysable.

J.-B. Pontalis, membre de l'Association psychanalytique de France, dirige aux Éditions Gallimard la *Nouvelle Revue de psychanalyse* ainsi que les collections "Connaissance de l'inconscient" et "L'un et l'autre".



9 782070 700066

Caspar David Friedrich : "Les récifs" (détail).  
Staatliche Kunsthalle, Karlsruhe. Photo © AKG.

Extrait de la publication



83-X

A 70006

ISBN 2-07-070006-2